

4. Résultats des différentes actions et sondages menés auprès des « pros » et des jeunes

Interprétation des propos issus de mes entretiens avec les aumôniers.ères (ch. 3)

Les aumôniers.ères sont toutes et tous convaincu.e.s de l'importance de la spiritualité des personnes. J'aime la phrase de Guy Labarraque s'adressant aux jeunes : « travaillez votre spiritualité, sinon quelqu'un d'autre s'en chargera »⁴⁴. L'Etat aussi, si on en croit la constitution vaudoise, s'en inquiète en prenant en charge la dimension spirituelle des personnes. Fort de ces principes, les aumôniers.ères sont présents, disponibles et actifs sur le terrain pour proposer leur soutien, leur écoute, remplir ce rôle de « miroir de l'âme de l'autre »⁴⁵. L'offre est donc là avant même que le besoin soit énoncé ou verbalisé. J'interprète cela par l'héritage historique de la tradition chrétienne regroupant les valeurs fondamentales de notre société occidentale européenne christianisée pendant plus de 1500 ans. Les chrétiens, avant d'évangéliser le monde, se mettent à son service, au service de l'autre, par amour et dévouement. C'est comme ça que la plupart des institutions, dont l'école et les hôpitaux, ont connu le jour. Les mauvaises langues pourraient dire que ce n'était qu'à but de conversion, mais je crois fondamentalement que les valeurs bibliques dont se réclament les aumôniers.ères (et qui ne sont pas le lot que du christianisme) sont en effet des valeurs fondamentales pour notre société. Comme l'éducation et tous les plans d'études et de formation qui ont été ainsi créés, « on » sait ce qui est bon pour l'être humain en construction que sont nos ados. « On » sait qu'ils.elles vont passer par des crises existentielles ; « on » sait que le clash familial va arriver ; « on » sait que les différences culturelles créent des conflits ou posent des questions, notamment à nos jeunes. Les aumôniers.ères anticipent donc l'émergence de ces questions, voire les provoquent par leurs animations, interpellations en classe, et les accompagnent dans leurs échanges et partages. Je vois bien que les aumôniers.ères ne sont pas surpris de ce qu'il se passe ; ils.elles sont confrontés quotidiennement à ces situations, et doivent s'y adapter en permanence sans qu'il se passe deux fois la même chose avec la même issue. Contrairement au mécano que je suis initialement, il n'y a pas de procédure de dépannage à suivre pour tel ou tel cas ; ce qui est plus étonnant, pour ne pas dire fatigant (si je me mets à leur place), c'est de constater comme il faut chaque fois remettre l'ouvrage de la spiritualité sur le métier, comme au sortir d'un rituel vécu autour d'un deuil dans un établissement où « tout le monde » est convaincu de l'importance de ce moment animé par l'aumônier.ère en poste, mais ayant si vite oublié l'importance de ces questions lorsqu'il s'agit d'aborder ces questions 3 mois plus tard dans le cadre d'un cours ou d'une animation avec les classes⁴⁶. Je ne perçois absolument pas le désir d'exclusivité des prestations offertes par l'aumônerie, mais bien un travail inter-professionnel entre

⁴⁴ Voir plus loin dans ce ch. 4, p. 24

⁴⁵ Propos de Guy Labarraque, aumônier EERV, entretien du 17.11.2020

⁴⁶ Exemple de situation vécue décrite par un des aumôniers rencontrés.

spécialistes de la santé, de la médiation, de la psychologie. L'aumônerie est une spécialité concernant la spiritualité et tout ce qui en fait partie (vaste domaine), dont aujourd'hui encore, les Eglises sont reconnues par l'Etat comme pourvoyeuses de ressources. Mais les effectifs sont insuffisants et il n'est pas impossible que l'Etat élargisse son rayon de demande de ressources pour soutenir les jeunes, comme est en train de le faire le CHUV via cette formation d'accompagnement spirituel en milieu de santé, afin de pouvoir compter sur le renouvellement de ses équipes d'aumôniers via des laïcs suivant cette formation.

Que ce soit dans mes rencontres avec les aumôniers.ères ou avec les membres de la direction d'établissement, je suis tiraillé avec ma question de fond : est-on en train de répondre à un besoin des jeunes ou offre-t-on un soutien parmi tant d'autres, comme l'Eglise l'a fait et le fait encore dans bien des domaines ? Question sous-jacente, mais qui dérange profondément : si l'établissement devait payer la prestation offerte par l'aumônerie, le ferait-il ou s'en passerait-il ? Dans le Canton de Vaud, l'Etat a toujours entretenu de très bonnes relations avec l'Eglise, notamment l'Eglise Réformée. L'Etat subventionne à coup de millions « ses » 2 Eglises officielles, donc trouve par ce biais un des justes retours de l'Eglise envers la société (c'est en tous cas mon interprétation). Le fait de déléguer les affaires spirituelles des jeunes à l'aumônerie est peut-être aussi une manière d'assurer que ces questions soient traitées, gérées, accompagnées par des spécialistes avec qui la relation est bonne et assurée, mais donne également la possibilité à ce même Etat de s'en distinguer en prenant la distance nécessaire (question déléguée). Est-ce qu'il y a là une spécificité bien vaudoise ? Un peu comme le pasteur invité au discours du 1^{er} août sur la place du village, qui se fait chahuter alors qu'il donne son message de pasteur comme s'il embêtait tout le monde avec ses « bondieuseries », mais s'il déclinait l'invitation, il s'attirerait encore plus de foudres de la part des villageois !⁴⁷

Après toutes ces rencontres et entretiens avec les aumôniers.ères, j'ai un peu le sentiment qu'ils.elles se battent pour garder le terrain qui leur était acquis encore il y a peu mais qui l'est de moins en moins, au profit d'autres soutiens similaires comme les psychologues, les médiateurs ou encore infirmières scolaires, bien que travaillant dans la complémentarité. Les aumôniers.ères font toutes et tous un job incroyable, polyvalent, avec une réelle motivation pour le bien-être des jeunes dont ils.elles s'occupent. Mais contrairement aux autres membres du groupe de soutien, j'ai l'impression qu'on ne vient pas les chercher ; ils.elles sont là parce qu'on les laisse être là et on ne remet pas en question leur utilité, ou ils.elles sont là car il y a toujours eu un.e aumônier.ère et c'est très bien ainsi. Je n'ai pas vu ni lu d'éléments, hormis les deuils⁴⁸, où il est écrit dans une procédure, « s'adresser à l'aumônier ». L'aumônier.ère fait partie de la cellule de crise, du groupe de soutien ou PSPS⁴⁹, selon les établissements. Mais les cellules de crise existeraient aussi sans eux.elles. Je pense sincèrement que les aumôniers.ères

⁴⁷ Exemple bien réel et vécu, village du nord vaudois dans la fin des années 80

⁴⁸ Voir les propos de Marc Rossier, responsable cantonal secteur jeunesse EERV, annexe n°12

⁴⁹ Unité PSPS : unité de promotion de la santé et de prévention en milieu scolaire, DGEJ, DFJC

gagnent toutes et tous à être connu.e.s, aussi bien des jeunes que du corps enseignant ; mais j'ai le sentiment que la notion « religieuse » qui accompagne ces personnes est plus un facteur crispant qu'engageant. En revanche, en faisant mieux connaissance avec elles.eux, l'espace de collaboration s'ouvre, la dimension humaine de la personne prend le dessus sur le rôle empreint de l'Eglise, la confiance s'installe et du coup, la relation aussi. Est-ce que cette tension, si elle est palpable, proviendrait du fait que l'institution Eglise est présente dans l'institution Ecole ? Est-ce que c'est le religieux qui est au cœur du laïc ?

Selon les propos tenus par les aumôniers.ères⁵⁰, la « ressource externe, le lien avec Dieu », « le Dieu des possibles là où la vie est devenue impossible » ou encore « ce regard du Dieu d'amour inconditionnel » sont toutes des notions très présentes dans leur description de leur accompagnement, même si les notions plus générales d'accompagnement spirituel et de soutiens en tous genres sont omniprésentes également. Même si ils.elles ne le disent pas ouvertement, et je le comprends, les aumôniers.ères revendiquent leur statut de membres du clergé auquel ils.elles appartiennent toutes et tous, cela transpire de leurs propos et ce n'est pas négatif. Je me pose la question si ce statut est durable au sein de l'école avec l'évolution de la société ?

Pour Guy Labarraque, aumônier dans les gymnases de Lausanne, « on n'est jamais mieux avec l'autre que lorsqu'on est bien avec soi » ; pour lui, l'aumônier est la ressource pour obtenir le regard théologique et spirituel sur les questions que les jeunes, les enseignants et les directions d'écoles se posent. Ce rôle est transparent, officiel et assumé. « Oui, je suis un théologien au milieu des laïcs, et si je ne « prêche » pas l'Evangile aux élèves, je leur parle en langage indirect, comme Jésus le faisait avec les paraboles, je leur raconte des histoires au travers desquelles ils.elles vont comprendre réagir, s'identifier, se poser des questions ; c'est de l'indirect sinon, ils fuient. Je dis sans cesse aux jeunes : travaillez votre spiritualité, car sinon quelqu'un d'autre va s'en charger (et ce ne sera pas simple... ». L'aumônier.ère est aussi celui.celle qui permet les rituels au sein de l'établissement, notamment lors des deuils. L'aumônier.ère possède ce statut ou cette fonction sacerdotale qui, paradoxalement, dérange souvent, mais qu'on vient chercher dans des moments de crise.

Enquête auprès des professionnels, membres du groupe de soutien, de la direction et enseignant.e.s

J'ai rencontré et expliqué mes démarches au sein de l'ETML aux 8 membres du conseil de direction (déjà pour leur demander l'autorisation de le faire), à 26 enseignant.e.s maître.sse.s de classe des 2^{ème} et 3^{ème} année concernés par l'enquête auprès des jeunes et aux 5 membres du groupe de soutien, ce qui représente 39 personnes. Pour les questions précises posées à tous les professionnels rencontrés⁵¹, j'ai misé sur une deuxième enquête « Forms » similaire à celle soumise aux jeunes, dans le but de pouvoir

⁵⁰ Voir annexe n°12

⁵¹ Voir annexe n° 2

faire émerger les tendances des points de vue des professionnels, par rôle. De plus, j'ai envoyé cette enquête à compléter aux 15 aumônier.ère.s en poste dans les gymnases et écoles professionnelles du canton de Vaud, selon la liste disponible sur leur site internet⁵². Impossible de faire émerger une tendance sur certains rôles, si le taux de réponses retournées est trop faible.

Au 17 novembre 2020, sur ces 54 contacts, j'ai obtenu 20 réponses « pro », dont seulement 3 de la part d'aumônier.ère.s. Sur l'ensemble de la catégorie des professionnels contactés, cela fait un taux de retour de 37 %, mais si je ne prends en compte que le personnel de l'ETML sans les 15 aumônier.ère.s externes à l'ETML (39 personnes), le taux grimpe à 46 % ! En ce qui concerne les aumôniers.ères, j'ai dû me tromper « quelque part », car des 15 contactés, je n'ai que 3 réponses reçues, malgré mes contacts personnels !

Qui a répondu ?

Presque la totalité du conseil de direction, l'intégralité du groupe de soutien IAM& Co et 8 enseignant.e.s et maître.sse.s de classe. Les 2 catégories de personnes ayant le moins répondu sont les enseignant.e.s et maître.sse.s de classe (30%) et les aumônier.ère.s externes à l'ETML (14%).

Pensent-ils.elles que les jeunes ont besoin de parler des questions existentielles ?

Toutes catégories confondues, les professionnel.le.s qui ont répondu pensent que les jeunes ont de forts besoins de parler et d'aborder les questions spirituelles et existentielles, dans les 4 sous-dimensions présentées. Logiquement, j'ai envie de dire, ils.elles se sentent majoritairement à l'aise, légitimes, compétents et disponibles pour aborder les questions de sens, de valeurs et d'identité avec les jeunes, mais un peu moins pour les questions de transcendance ; j'imagine volontiers que cette dimension de la transcendance ne met personne véritablement à l'aise, et cela me « réjouit » car il s'agit justement d'une dimension qui dépasse l'humain ! C'est différent de se sentir à l'aise, compétent ou légitime pour aborder ces questions que d'avoir besoin de parler de ces sujets, ou de penser que les jeunes ont besoin d'aborder ces questions.

A 90%, les pros pensent que le fait d'aborder ces questions aideront « complètement ou fortement » les jeunes à poursuivre leur cursus d'études et d'apprentissage. Ils sont par contre plus partagés sur l'offre de possibilités de soutien existante au sein de l'établissement (qu'ils.elles connaissent très bien !!!) ; un petit tiers « complètement », un gros tiers « moyennement » et un petit tiers « faiblement ».

Est-ce qu'il faudrait compléter le dispositif déjà en place par un.e accompagnant.e spirituel.le ou existentiel.le ?

J'ai regroupé les affirmations selon leur contenu en « plutôt OUI » avec 9 voix, « PEUT-ÊTRE » avec 2 voix et « plutôt NON » avec 3 voix⁵³.

La distinction entre l'accompagnant.e spirituel.le ou existentiel.le, selon les pros, n'est pas évidente à

⁵² www.saga.ch

⁵³ Lire les affirmations en annexe 15 page 66

percevoir, et selon leur avis que je partage, il n'est pas non plus sûr que les jeunes « crochent » plus qu'avec les autres personnes ressources. Cet avis est à comparer avec ce que les jeunes en pensent (dès la page 26).

Selon les pros, que faudrait-il mettre en place pour compléter, développer ou améliorer le dispositif existant ?

Au-delà de propositions concrètes à lire en annexe 16, je retiens une réflexion qui va dans le sens de mon travail de mémoire, c'est de travailler à ces questions AVEC et non pas POUR les jeunes. En menant une enquête auprès des professionnel.le.s ainsi qu'auprès des jeunes, je souhaite justement faire le lien non pas pour juger les différences d'avis, mais aider à faire le point si il y a décalage entre ma façon de penser de professionnel.le ou simplement d'adulte ou non. Il me semble terriblement important de ne pas réfléchir à leur place, mais de les écouter et de respecter leurs avis et propositions en lien avec à leurs besoins.

Enquête auprès des jeunes⁵⁴

Au 17 septembre 2020 (soit 18 jours après la première visite de classe), j'ai obtenu un retour de 102 réponses (questionnaires Forms complétés) ce qui fait un taux de réponse de 38% (excellent résultat ! On me prédisait un maximum de 15%).

Ont-ils.elles besoin de parler de questions existentielles ?

Je n'ai volontairement pas posé de questions directes sur le besoin ou l'intérêt de parler de questions de sens, de transcendance, de valeurs ou d'identité, mais proposé des affirmations auxquelles le sondé peut s'identifier ou pas et ajouter son « niveau » de besoin d'aborder cette question. Il est donc difficile d'interpréter les réponses en disant simplement « les jeunes ont besoin d'aborder les questions de sens, mais pas vraiment les questions de transcendance ». Les élèves n'ont pas fait grande différence entre les 4 sous-dimensions ; les thématiques à fort besoin d'en parler se situent dans l'axe des grandes questions de vie, en lien avec le sens et les valeurs. Il y a un « moyen à fort besoin de parler » des questions de sens en lien avec le fait de « savoir où aller, d'avoir un but dans la vie et d'avoir des projets ». Leur avis est plus partagé sur le besoin de parler de l'éventuelle raison de vivre, équilibre ou direction que leur donnerait leur apprentissage ou leurs études. J'interprète ce besoin de parler de questions de sens qui dépassent leur environnement direct de vie, qui concerne la situation de vie plus en général, plus grand, peut-être en lien avec les questions climatiques, ou d'avenir proprement dit en lien avec l'environnement économique, sanitaire (l'enquête est intervenue après le 1^{er} confinement du printemps 2020). Les jeunes semblent concernés par les grandes questions générales de sens et peut-être moins par l'avenir à court terme. Je ne sais pas où placer les projets qui les motivent ; visiblement, leur formation ne rentre pas dans cette catégorie des projets, ce qui m'interpelle. Je ne mesure pas non plus le véritable niveau de

⁵⁴ Voir les données brutes en annexe 13 et le récapitulatif graphique en annexe 6

compréhension de ces questions et jusqu'à quel point leur interprétation est possible. Dans ma formulation d'affirmation, je voyais le mot « projet » comme une activité, un objectif à atteindre dans un temps donné, à court ou moyen terme. Dans une école de métiers, il y a le projet d'obtenir son CFC en 4 ans afin ensuite soit de continuer ses études, soit de travailler et de gagner sa vie, de devenir plus autonome ; et à l'intérieur de ces 4 ans, il y a une multitude de projets à plus court terme dans lesquels les élèves peuvent s'investir, ce qui rend la formation (à mon sens) plus variée et motivante, c'est en tous cas dans cet état d'esprit que nous, les enseignant.e.s, les proposons et organisons. Je remarque que dans ces réponses liées au sens, il ne font pas de lien entre « projet » (auquel ils.elles s'identifient visiblement, ce qui leur donne du sens) et leur formation, apprentissage (auquel ils.elles ne s'identifient peu ou pas).

La 2^{ème} dimension rencontrant le plus fort besoin d'être abordé par les jeunes concerne les valeurs, en lien avec les choix qu'ils.elles doivent faire en respect de leurs valeurs, ainsi que lorsque des décisions sont prises par des tiers allant à l'encontre de celles-ci. Sans tomber dans les généralités liés aux jeunes et à l'adolescence, je comprends bien ce besoin alors qu'ils.elles sont en pleine période de construction de leur personne ; ils.elles se confrontent à la société, au groupe avec toutes les questions de lien et d'appartenance, et d'exclusion ; il y a les situations où ce sont eux.elles qui décident, généralement en lien avec leurs valeurs, mais il y a aussi ces situations où ils.elles subissent les décisions. C'est aussi la période où ils.elles découvrent leurs propres valeurs, qu'ils.elles les testent, en étant confronté.e.s à d'autres jeunes, de milieux et de cultures différentes, avec des nouvelles personnes côtoyées, peut-être loin de leur domicile ou région dans laquelle a été suivie l'école obligatoire pendant 11 ans ; il y a aussi des sujets professionnels liés à la vie active, au business, et des enseignant.e.s qui partagent leurs expériences de vie en les considérant comme des adultes, ce qui est nouveau. Tout cela est très confrontant et je comprends totalement le fait d'avoir besoin d'en parler, d'aborder ces questions.

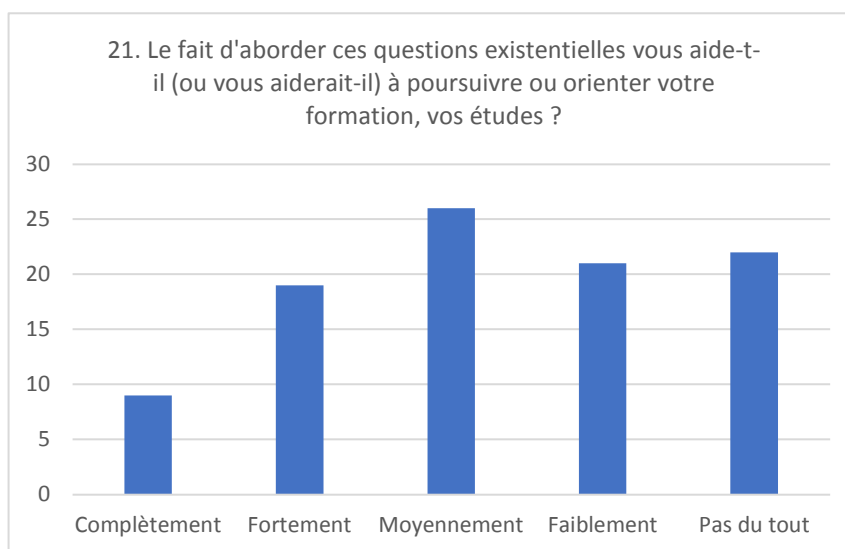
Le besoin de parler de questions autour de l'identité est plus partagé ; la moyenne des 3 affirmations se situent à 50% entre le moyen à fort besoin d'en parler et le faible voir pas besoin d'en parler. Est-ce que les questions d'identité sont trop personnelles (par définition !) pour les aborder avec d'autres personnes ? Est-ce dû au côté intrusif, jardin secret où le jeune a besoin de se réfugier, d'être seul.e avec lui.elle-même ? Je ne suis pas psychologue et ne m'aventurerai pas plus loin dans ce genre d'interprétation.

La dimension existentielle ou spirituelle rencontrant le plus faible voire le non-besoin d'en parler est la transcendance ; une majorité des sondés ne s'identifient pas à ces affirmations. Je m'attendais totalement à ce résultat pour deux raisons. La première est liée à la notion même de transcendance et sa complexité ; même si je n'ai pas posé la question directement, il n'est pas simple de s'identifier à l'une ou l'autre de ces affirmations et la notion de transcendance proprement dite est difficile à imaginer. La 2^{ème} raison fait partie des questions alimentant ma problématique : les questions spirituelles, et notamment celles liées à la transcendance, sont très souvent affiliées aux questions touchant à la religion ; je pense sincèrement

que la religion dérange les jeunes surtout, mais une grande partie de la population. Notre culture occidentaliste du nord est discrète sur les questions liées à la religion, au spirituel ; cela fait partie de la sphère intime des gens ; on n'épale pas volontiers ses croyances en public. De plus les jeunes souhaitent s'émanciper des grands mouvements initiés par leurs « parents », et dans bien des familles, la religion vient des parents. J'imagine volontiers le jeune souhaitant s'occuper de lui-même et ne pas vouloir encore intégrer une autre dimension dans cette construction déjà compliquée. Par contre, j'imagine que ces questions ressortiront malgré tout dans un 2^{ème} temps, une fois les questions de sens engagées, et déboucheront probablement sur ce que je classe dans les questions de transcendance.

Donc, OUI, les jeunes ont besoin de parler des questions existentielles, même fortement. Cela fait partie de leur construction de leur personne, c'est comme ça qu'ils/elles se façonnent, en permanence. Ils/elles recherchent le sens des choses, de leurs actions et également, de ce qu'on leur demande de faire, d'apprendre, ce qui est devenu une jolie source de confrontations, voire de conflits. Je pense qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil des ados, par contre, aujourd'hui, ils/elles le disent, et n'ont pas (plus) peur des adultes ! J'arrive donc à confirmer en tous cas partiellement mon hypothèse que le fait d'aborder ces

questions existentielles les aide à mener à bien leur « projet de formation », car même s'ils/elles ne me donnent pas le retour comme quoi leur formation est un « projet » en tant que tel, la question n° 21⁵⁵ (voir graphique ci-contre), qui leur a été clairement posée dans ce sens, fait ressortir 28 sondés pour qui cela les aide (ou aiderait) complètement ou



fortement, et 26 moyennement (que je ne sais pas de quel côté les faire « pencher ») et 43 pour qui cela les aide (ou aiderait) que faiblement ou pas du tout. Si celles et ceux qui répondent « moyennement » complète le groupe des « complètement » et « fortement », on atteint plus de 55% d'avis qui vont dans mon sens (54 voix sur 97 réponses à cette question). La moitié d'entre eux ajoutent des commentaires, dont les deux tiers viennent appuyer l'effet positif sur leur parcours d'étude ou d'apprentissage⁵⁶. Il y a donc peut-être les moyens et les façons d'aborder ces questions à travailler, mais peu de doutes quant à

⁵⁵ Voir annexe n°6, question 21 « le fait d'aborder ces questions existentielles vous aide (ou aiderait) à poursuivre ou orienter votre formation/vos études ? »

⁵⁶ Lire ces commentaires dans l'annexe n° 13, question n° 22, page 60

leurs besoins.

A nous de les écouter. Mais avec qui souhaitent-ils aborder ces questions ?

Avec qui abordent-ils.elles (ou souhaitent-ils.elles aborder) ces questions existentielles ?

C'est là à mon avis qu'on est au cœur de la problématique de l'offre et de la demande, du dispositif en lien avec le besoin ou non. L'offre telle que décrite au chapitre 2 puis au début de ce chapitre 4 est présente, à disposition, et bien utilisée pour des situations spécifiques.

De manière plus générale, les jeunes sont assez clairs dans ce qu'ils répondent à la question « avec qui » : ils en parlent ou souhaitent en parler avec les autres élèves (= leurs potes de tous les jours), avec les amis, avec leurs parents et membres de leur famille. Quelle que soit la dimension évoquée, leur réponse est identique ; il semblerait qu'ils ne font pas vraiment de distinction entre les sous-dimensions spirituelles proposées, comme si ces questions ne font partie que d'un sujet. Donc ils en parlent d'abord entre eux, et ce n'est pas étonnant, même s'il y a lieu de se demander à quel niveau l'efficacité de ces contacts « privés » se situe, et si cela répond à leurs besoins ou pas ; en parler ou aborder ces sujets ne dit rien de ce que cela leur apporte. On peut imaginer que dans un 1^{er} temps, c'est en effet logiquement qu'ils.elles s'adressent à leur entourage direct. D'autant plus qu'à la question des critères de choix de ces contacts (question 20), ce sont la confiance et la disponibilité qui ressortent en premier lieu. Les professionnels, si compétents soient-ils, ne font pas ou peu partie de cette catégorie au départ, c'est du moins ce qui ressort de leurs réponses (voir questions 6-10-14-18) ; les jeunes ont besoin de temps et d'occasions pour développer ces liens de confiance, les professionnels doivent se faire connaître et se rendre disponibles. La confiance s'acquiert avec le temps, elle se construit. On touche là à un aspect important de la problématique : comment un.e aumônier.ère présent.e à un pourcentage réduit sur son site⁵⁷ peut-il.elle créer la confiance et être suffisamment disponible ?

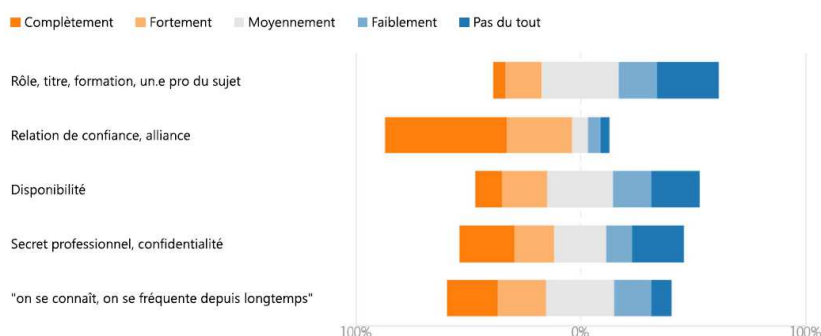
Si je croise les réponses à la question n° 20 de celles et ceux pour qui le critère du « rôle, le titre, la formation, un.e pro du sujet » est un critère fort dans le choix de la personne avec qui parler de ces questions, je ne retrouve pas, aux questions précédentes « avec qui parlez vous du sens, de la transcendance, des valeurs et de l'identité » (questions 6-10-14-18) ce que j'attendais derrière ces mots « rôle, titre, formation, pro du sujet » ! Là encore, ils répondent majoritairement s'adresser aux autres élèves, « un peu » aux enseignant.e.s, et surtout « aucun au sein de l'établissement », les retrouvant dans la catégorie « à l'extérieur de l'établissement » avec les parents, autres membres de la famille et amis. Je m'attendais bien à ce qu'ils.elles soient une minorité à avoir ce critère « professionnel » comme choix de personne avec qui aborder les sujets existentiels, par contre j'imaginai qu'ils nommeraient les membres du groupe de soutien dont l'aumônier.ère. Cela ne signifie en rien que ces personnes ressources ne soient pas nécessaires ou utiles. Cela signifie qu'il faut investir dans les relations, dans le développement de la confiance, et se rendre disponibles ; je déduis, car je fonctionne la même chose, que quand on ne connaît

⁵⁷ Voir fin du ch. 3, p. 21

pas quelqu'un ou quelque chose (comme un service ou une prestation), on ne peut que difficilement choisir d'y faire appel ou d'utiliser ce service. Je rencontre le même cas de figure à la question 32 « dans l'idéal, que faudrait-il mettre en place ? » ; Pierre-Yves Brandt, dans ses remarques judicieuses à propos de mon travail, me dit : « quand on n'a pas une idée de ce qu'on a à apprendre, c'est difficile de répondre de quoi aura-t-on besoin pour y arriver ». Donc ce ne sont pas les jeunes qui définissent les profils de celles et ceux avec qui ils parlent ou souhaitent parler de leur spiritualité ; par contre, les rôles définis et expliqués, les titres, les formations

des professionnel.le.s dédié.e.s vont donner du crédit, de la confiance, et cela, les jeunes y sont sensibles !

Le graphique⁵⁸ ci-contre vaut plus que tous les commentaires :

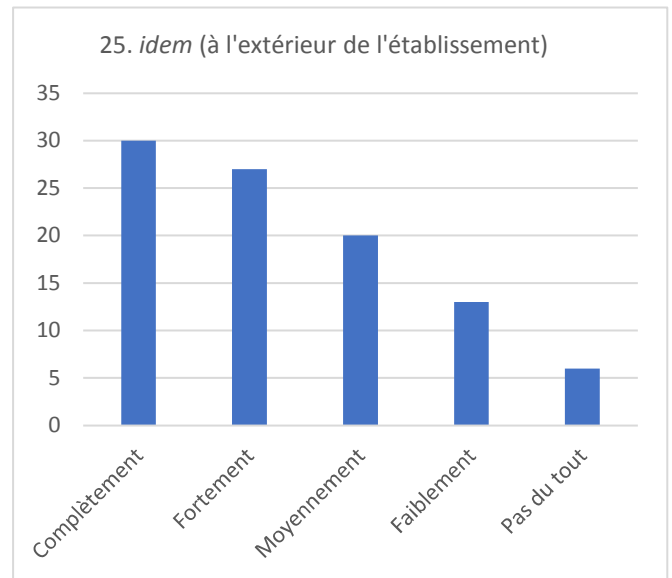
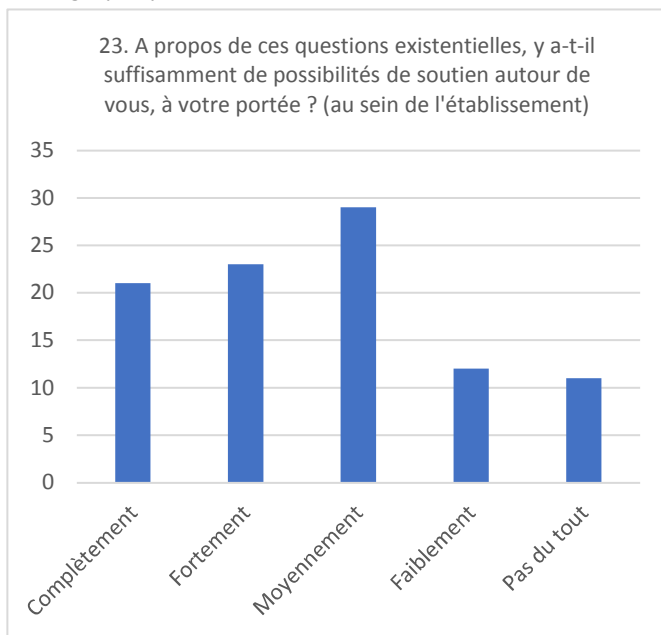


Avec les enseignant.e.s qui « récoltent » bien des voix parmi les personnes « avec qui » les jeunes parlent ou souhaitent parler de questions existentielles, même si c'est bien plus faible comme score que les autres élèves ou les personnes à l'extérieur de l'établissement, je déduis que les relations tissées au fur et à mesure des heures de cours avec certain.e.s d'entre eux.elles peuvent bien développer de la confiance, et c'est réjouissant, pour ne pas dire qu'il s'agit aussi d'un objectif pédagogique. L'enseignant.e n'a pas pour mission première d'être disponible pour aborder les questions existentielles avec ses élèves, mais au gré des sujets abordés dans les cours, au fur et à mesure du temps passé en atelier à travailler ensemble (c'est le cas à l'ETML), je peux imaginer aisément que des liens se tissent avec certain.e.s élèves, voire avec toutes et tous (c'est en tous cas ce que j'expérimente dans mon travail et ce que j'apprécie dans ce métier).

⁵⁸ Voir question n° 20 annexe n° 6

Comment perçoivent-ils.elles le dispositif existant, le connaissent-ils.elles ?

De façon générale, les jeunes me répondent que, selon leur perception, il existe suffisamment de possibilités de soutien autour d'eux, que ce soit au sein de l'établissement comme au dehors (voir graphiques ci-dessous).



En ce qui concerne l'ETML, les soutiens « organisés » sont l'existence de 2 médiateurs (2 enseignants ont une décharge pour cela, mais sont présents à 100% dans l'établissement), d'une infirmière scolaire (40%), d'un aumônier (25%), d'une psychologue conseillère en orientation (25%) et d'une déléguée PSPS (enseignante qui a une petite décharge pour cela). Il y a encore des possibilités de soutien sur envoi d'un.e enseignant.e pour du coaching personnel en lien avec son organisation personnelle, sa gestion du temps et des priorités. La plupart de ces spécialistes entrent en action via le contact fait par les enseignant.e.s ; à part l'infirmière scolaire, il est très rare qu'un.e élève contacte directement l'un.e ou l'autre de ces personnes ressources ; je ne sais donc pas si les jeunes ont répondu aux deux questions 21 et 23 en lien avec ce qui existe effectivement comme soutiens possibles au sein de leur établissement, ou si c'est un ressenti car on communique beaucoup autour de ces possibilités au sein de l'ETML ou si ces soutiens sont en lien avec le climat qui règne dans l'établissement (leur ressenti). Cette question ne répond pas non plus au fait qu'ils.elles « utilisent » ces soutiens, qu'ils.elle les ont utilisés ou qu'ils.elles les utiliseront le cas échéant. Ils.elles peuvent très bien ressentir qu'il existe assez de possibilités offertes autour d'elles.eux, mais que se passe-t-il effectivement le jour où ils.elles traversent une crise ? Comme décrit plus haut, il faut souvent aller les « chercher », leur proposer des démarches, être pro-actifs envers eux.elles, car le fait d'informer que « la porte de mon bureau est ouverte » ne suffit pas à ce qu'ils.elles franchissent le pas de porte.

Perception des rôles existant en termes de personnes ressources

Pour ce qui est de leur perception des différents rôles des personnes de soutien décrites ci-dessus, j'ai essayé de « compacter » leurs descriptions en un tableau croisé définissant les rôles regroupés par mots-clés afin de pouvoir comparer si des éléments se retrouvent d'un rôle à l'autre. Il y a aussi toute une série de jeunes affirmant « ne pas savoir » ce que représente tel ou tel rôle ou le considérant comme inutile ; et enfin, il y a malheureusement un pourcentage non négligeable qui n'ont pas répondu à cette question. Partout où il est mentionné la notion « d'aide en général », j'en ai fait une description ; je l'ai distinguée lorsqu'il s'agit de « rediriger vers d'autres personnes ressources » ; j'ai séparé les descriptions parlant de « spiritualité ou questions spirituelles » des termes « religieux ou religion », ou encore de « foi » ; j'ai mis ensemble les notions « d'écoute », de « psychologue » ou « questions psychologiques », etc...

Dans la colonne de gauche sont listés les différentes descriptions des rôles des personnes ressources au sein de l'établissement, description « recomposées » à partir des multiples définitions reçues par les jeunes (réponse à la question « comment percevez-vous le rôle de... ? »). Sous chaque rôle existant, dans les colonnes de droite, le chiffre correspond au nombre de réponses se retrouvant dans la description mentionnée.

Réponses aux questions n° 27 à 31	Médiateur.trice	Aumônier.ère	Infirmier.ère scolaire	Accompagnant.e spirituel.le	Accompagnant.e existentiel.le
Description du rôle. Personne qui ...					
Donne un avis extérieur en cas de problème, aide de toutes sortes	25				
Règle des problèmes entre plusieurs personnes, fait de la médiation, règle les questions en cas de conflits, de harcèlement	14	13			6
Redirige vers les bonnes personnes, réseau	2				
Ecoute sans jugement, intervient sur des problèmes d'ordre psychologique, psychologue en milieu scolaire, questions d'identité, est quelqu'un à qui parler	14		23	16	6
Aborde les questions en lien avec la religion, la foi chrétienne		22			6
Aborde les questions de spiritualité, questions existentielles, croyances en général, deuil, vie, univers		8		17	26
Soigne, intervient en cas de problèmes physiques, de maladie, d'accident, donne des médicaments, pose des pansements, autorise le retour à domicile			51		
Serait bien d'en avoir une... ce serait un plus car inexistante				10	10
Inutile, pas besoin	7	9	1	8	5
Rôle inconnu, ne savent pas, « pas d'idée »	15	20	3	13	16
<i>N'ont pas répondu à cette question</i>	25	30	32	30	39

J'interprète les réponses de la façon suivante :

Le rôle de médiateur.trice est celui qui est perçu comme le plus « polyvalent », tout comme celui de l'infirmier.ère scolaire, bien que ces 2 rôles soient perçus comme bien distincts, donc complémentaires. Ce sont peut-être aussi les personnes-ressources « les plus faciles » à rencontrer ou contacter en cas de problème ; on peut aller trouver le.la médiateur.trice pour des raisons multiples, comme les jeunes l'ont bien décrit, sans que ce soit perçu par les autres élèves comme « quelque chose de douteux ». Il y a les questions d'argent, de logement, des questions très pratiques pour lesquelles « on va trouver le.la médiateur.trice ». Il en est de même pour l'infirmier.ère scolaire ; c'est une « porte d'entrée » pour un contact personnel et privé très simple et accessible ; « j'ai mal au ventre » ou « mal à la tête », ça arrive à tout le monde et n'importe quand, mais c'est surtout une occasion de pouvoir aborder d'autres soucis qui, peut-être provoquent les maux de ventre ou de tête. L'infirmier.ère est très souvent le premier contact en cas de problème du jeune, donnant lieu à des relais vers d'autres personnes (même si ce point précis ne ressort pas de l'analyse des réponses). A nouveau, face aux autres élèves de la classe, le fait d'aller voir l'infirmier.ère ne crée pas d'interrogations ou de doutes chez les autres.

L'aumônier.ère est perçu un peu comme un médiateur pour les questions de conflit ou de harcèlement entre personnes, et a le « presque » monopole des questions liées à la religion, à la foi chrétienne. Ce point vient contredire un peu ce que les concerné.e.s m'ont partagé lors de mes différents entretiens ; plusieurs ont argumenté que le terme « aumônier » n'a plus de consonnance religieuse, car les jeunes tout comme la société qui les entoure sont « déchristianisés » aujourd'hui ; je ne suis pas de cet avis et trouve justement ce terme problématique car stigmatisant les questions de religion alors qu'un.e aumônier.ère, comme je l'ai décrit plus haut, est bien plus que cela ; ici, on parle de perception des jeunes, qui pour moi est la plus importante ! Il ne s'agit pas de le cacher ou de se mentir, un.e aumônier.ère est bien en lien avec les questions de religion et de foi chrétienne (comme décrit plus haut), mais je trouve que c'est réducteur pour leur rôle de le limiter à cette définition. Pour moi, le terme d'aumônier ne veut plus dire grand-chose aujourd'hui, et la perception qu'en ont les jeunes me confirment cette raison de penser.

Pour ce qui est de la perception « hypothétique »⁵⁹ des rôles d'accompagnant.e.s spirituelles et existentielles, les jeunes n'en font pas grande différence, si ce n'est que quelques commentaires mentionnent préférer le terme « existentiel » perçu comme plus complet et inclusif que « spirituel ». Six personnes décrivent le rôle de l'accompagnant existentiel comme un « mélange » de médiateur.trice, aumônier.ère. Infirmier.ère (d'où le chiffre en italique dans le tableau).

⁵⁹ Ces rôles étant pour l'heure inexistant à l'ETML

Je ne suis donc pas surpris des réponses obtenues sur ces perceptions des différents rôles, aucune définition donnée par les jeunes ne s'écartant de ce que je pouvais imaginer. Ce n'est donc pas le terme définissant le rôle qui paraît important ou au contraire problématique pour les jeunes. Les rôles ont l'air d'être clairs pour la moitié d'entre eux et l'autre moitié ne se prononce pas. Aucune définition ou commentaire vient dire que ces rôles les empêchent d'aborder ces questions spirituelles, comme si la question du choix de parler de ces questions ne se situait pas à ce niveau. Si je refais le lien comme précédemment avec la question n° 20 sur les critères de choix, avec la relation de confiance et la disponibilité, j'ai le sentiment qu'ils feront leur choix d'abord en lien avec le fait qu'ils connaissent la personne, sa disponibilité sera le critère évident faute de quoi la relation ne peut se construire, et le rôle sera découvert ensuite, sans rentrer dans le critère premier du choix. Par exemple, le.la jeune a un bon « feeling » avec un.e médiateur.trice et lui confiera ses préoccupations, sans se limiter à une situation typique dont s'occupe le.la médiateur.trice ; ce sera au.à la professionnel.le de décider jusqu'à quel point il.elle sera compétent.e pour accompagner cette personne dans le besoin, à quel niveau le faire et jusqu'à quel point avant de passer le « relais » à un.e autre spécialiste. A lui.elle de veiller à ce moment là de ne pas casser la confiance acquise et passer son action de transfert pour une trahison.

L'institution vous offre-t-elle suffisamment d'animations, d'occasions ou de lieux où pouvoir aborder et partager autour de ces questions existentielles ? (Question n° 34)

Je termine cette enquête sur cette question, ainsi que sur les propositions d'actions idéales à mettre en place pour compléter ou renouveler le dispositif en place. Je n'ai pas été plus précis dans la question et me demande si je n'aurai pas dû donner des exemples ; de quoi parle-t-on ?

L'unité PSPS, l'aumônerie et le groupe ressource IAM&Co organisent tour à tour, une à deux fois l'an selon les périodes, des expositions à thème, des conférences ou des projections de films autour des questions existentielles ou sur des problématiques liées à la période et l'environnement de vie des jeunes (harcèlement, sexisme, racisme, etc...) ; ils.elles font aussi le « tour » des classes des 1^{ère} année, nouveaux.elles arrivant.e.s dans l'établissement ; un groupe biblique réunissant les élèves et organisés par eux-mêmes existe aussi ; l'association des élèves, parrainée par un.e ou deux enseignant.e.s organise aussi des événements pour que les jeunes se rencontrent hors contexte direct d'études. Par contre, il n'y a pas de lieu dédié comme un groupe de parole, un café-philosophie ou quelque chose de similaire. L'ETML n'est pas une université ou un gymnase, donc je ne sais pas si le « public » d'apprenti.e.s serait preneur de ce genre d'offre, malgré certaines propositions faites dans la question n° 32 (voir les propositions dans l'annexe n° 13 page 62-63). Il y a autant de jeunes (28) qui trouvent que leur établissement offre suffisamment d'animations et d'occasions d'aborder ces questions que « pas suffisamment » (28 aussi), et 38 jeunes ne se sentent pas concernés par cette question. Je ne peux pas faire de lien entre la perception de la suffisance ou du manque d'offre avec leur besoin (comblé ou non) d'aborder ces questions existentielles, étant donné que visiblement, ils abordent prioritairement ces sujets avec des personnes

non professionnelles et non inscrites dans le dispositif de l'établissement. Les jeunes non satisfaits de l'offre font des propositions très concrètes que j'ai regroupées dans un tableau⁶⁰ en 4 « catégories » ; je n'ai pas spécifié ou créé ces catégories auparavant, mais ai regroupé les propositions reçues selon leur contenu. Il ressort des propositions la volonté de faire du sujet des questions spirituelles ou existentielles un sujet général à présenter, à expliquer, à démystifier ; un certain nombre de propositions font ressortir le besoin de pouvoir avoir des personnes et des lieux comme des occasions pour pouvoir en parler, que ce soit en groupe ou individuellement (j'ai distingué ces deux catégories), avec ou sans animation (ou conduite par un.e accompagnant.e) ; finalement, un certain nombre de propositions vont dans le sens d'intégrer des offres, des cours, des présentations des moments de partages autour de ces questions dans l'activité scolaire organisée, voire de les rendre obligatoires (!) afin de sensibiliser les jeunes à ces questions (radical et très « ado »). Ces propositions très concrètes au nombre de 22 représentent quand même 20% de tous les sondés ayant complété le questionnaire. Ce n'est pas négligeable quand on sait qu'un président des Etats-Unis est élu avec 10x moins de différence d'avis !

Ce qui ressort de l'enquête en lien avec mon hypothèse de départ, thème principal de ce travail de mémoire

Evidemment, l'enquête fait ressortir un certain nombre de points qui n'ont été mesurés que dans un seul établissement du post-obligatoire et sur un échantillon d'élèves, bien que représentatif de l'ETML (de mon point de vue).

Selon les éléments mesurés, je peux dire que OUI, les jeunes ont majoritairement un besoin prononcé d'aborder les questions existentielles, plus particulièrement celles liées au sens, aux valeurs et à l'identité, et dans une moindre mesure celles liées à la transcendance. Je modère ce dernier point dans le sens que ce sujet est plus difficile à aborder, plus sensible et intime que les 3 autres, mettant le jeune plus rapidement dans une position inconfortable (tous comme les adultes avec qui on aborde ce thème).

Je constate que si les jeunes parlent de ces questions, ils souhaitent le faire avec leurs semblables (les autres élèves de l'établissement), ou avec leurs amis, leur famille. Une faible minorité sont prêts à en parler ou le font avec les professionnels du soutien faisant partie du dispositif, tels les médiateur.trice.s et aumônier.ère.s. Leur critère principal de choix concernant la ou les personnes avec qui ils abordent ces questions concerne la relation de confiance, l'alliance et le fait de se connaître depuis longtemps. Cet aspect vient confirmer le fait que, d'une part, les professionnels du soutien ne sont pas sollicités pour cela, et d'autre part, que plusieurs enseignants le sont, selon les bons contacts entretenus avec les élèves.

⁶⁰ A lire dans l'annexe n° 13 déjà mentionnée, question n° 32 pages 62-63

Le fait que les jeunes abordent ces questions existentielles avec leurs semblables, amis et familles ne signifie en rien que leurs interlocuteurs savent « quoi faire » avec ces questions.

J'imagine volontiers qu'une partie du pourcentage des professionnels du soutien tels les aumôniers, accompagnants spirituels ou existentiels pourrait être consacré à du soutien indirect de ces questions en formant, sensibilisant, les jeunes, le corps enseignant et toute personne intéressée afin de « jouer ce rôle » attendu par celles et ceux qui ont besoin d'en parler. En fait, le travail serait presque le même que l'accompagnement direct, mais moins frontal donc avec plus de résultats au vu du fait que les propos et sujets abordés seraient moins confrontants pour les participants !

Ce serait un peu la technique du « cheval de Troie ». On « attaque » pas de façon directe et frontale en se faisant repérer d'entrée, mais on met en place une stratégie indirecte permettant à tout un chacun de s'intéresser aux questions spirituelles sans se dévoiler personnellement en montrant son intérêt pour lui-même. C'est la personne en recherche d'emploi qui, au lieu de postuler dans les entreprises de son domaine de métier, se présente à ces mêmes entreprises comme faisant une étude sur le sujet les concernant, et ainsi lui permet de poser les questions et de s'intéresser aux éléments qui entrent dans les critères d'employabilité sans se mettre personnellement dans les questions-réponses. Une fois l'étude réalisée, la plus-value réalisée pourra être proposée à l'entreprise qui répond aux critères, avec en prime le dossier de postulation de la « bonne » personne !

De ce point de vue, il me semble que le nom « aumônier » donné à ce rôle n'est plus d'actualité, et si pour un certain nombre de personnes, il ne veut plus dire grand-chose, il ressort quand même pour beaucoup, il signifie « religion » ou lien avec ses questions. Loin d'être négatif, je trouve malgré tout que c'est restrictif par rapport à tout ce que peut apporter ce rôle confié ; la spécialité de la spiritualité « me plaît » en termes de définition, et il me semble que ce n'est pas ce à quoi on pense en parlant de l'aumônier. A réfléchir...A mettre en lien avec l'évolution de la société... A observer ce qu'ont fait les canadiens, l'aumônerie du CHUV, etc...